

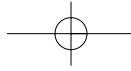
MICHEL WARSCHAWSKI : s'identifier à l'ennemi d'Israël

David Kurtz

Journaliste, chercheur,
demeurant à Jérusalem.

Michel Warschawski est né à Strasbourg en 1949. Son grand-père paternel, originaire de Lodz en Pologne, s'était installé à Francfort-sur-le-Main, puis à Strasbourg, où son père occupa la fonction de grand rabbin. Sa mère appartient à une vieille famille judéo-alsacienne. A l'âge de seize ans, il part en Israël pour étudier dans la yeshiva *Merkaz ha-Rav* de Jérusalem, de tendance sioniste religieuse. En octobre 1967, étudiant à l'Université hébraïque de Jérusalem, il rejoint le Matzpen, groupuscule dissident du Parti communiste israélien. Matzpen, qui veut dire « boussole » en hébreu, est l'autre nom de l'Organisation socialiste israélienne, groupuscule trotskyste qui milite pour la « désionisation » d'Israël et pour son « intégration dans le Moyen Orient arabe », et qui prône un « soutien inconditionnel au combat de libération nationale palestinien ».

A partir de cette date, Michel Warschawski va devenir un infatigable militant antisioniste, aux côtés de l'avocate Lea Tsemel, rencontrée sur les bancs de l'université. Longtemps correspondant en Israël du journal d'extrême-gauche *Rouge* (organe de la Ligue communiste révolutionnaire), il crée en 1984 le Centre d'Information alternative, destiné à « donner une visibilité aux nouvelles organisations palestiniennes de résistance ». En octobre 1989, Warschawski est condamné à trente mois de prison pour « prestation de services à des organisations palestiniennes illégales ». Depuis 2000, Warschawski a publié quatre livres en français¹.



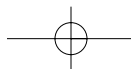
L'idéologie

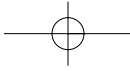
L'idéologie du Matzpen, dont s'inspire largement le discours de Michel Warschawski, se caractérise par un rejet total et sans appel du projet sioniste et de l'Etat d'Israël. Selon cette conception, Israël est un Etat raciste fondé sur l'apartheid (ou « philosophie de la séparation »), qui s'est construit par l'expropriation des terres arabes et l'épuration ethnique. Le sionisme, dernier rejeton du colonialisme européen, s'est défini par la négation du judaïsme de la diaspora, en prétendant créer un « Juif nouveau, viril, blond, aux yeux bleus, européen, travailleur et guerrier ». Ce modèle du Juif nouveau exalté par le sionisme est, on l'aura reconnu, le « type aryen des affiches de propagande nazie »². Paradoxalement, ce rejet du judaïsme de la diaspora et l'hostilité des pères fondateurs de l'Etat hébreu envers la religion s'accompagnent d'une « interprétation religieuse de l'histoire juive » et d'un recours à la Bible comme « texte fondateur et légitimation ultime de l'entreprise sioniste ». C'est pourquoi « le régime israélien ne connaît pas la séparation de l'Eglise et de l'Etat »³. Le sionisme est ainsi caractérisé selon Warschawski par une double négation : celle du judaïsme diasporique, et celle de la laïcité occidentale. La nostalgie de Warschawski pour un judaïsme diasporique idyllique antérieur au sionisme est un leitmotiv du discours antisioniste sous ses diverses formes, qui exalte tantôt la figure du « révolutionnaire juif du Yiddishland », tantôt celle du « juif-arabe » du Maghreb vivant sous la bienveillante domination de l'Islam...

Israël n'est pourtant pas une théocratie, concède Warschawski. Mais il « *n'est pas pour autant une démocratie* ». Pour décrire la réalité politique israélienne, Warschawski emprunte aux « nouveaux sociologues »⁴ israéliens le concept d'*ethnocratie*. Ce concept – créé par Oren Yiftachel, géographe de l'université Ben Gourion de Beer-Sheva – désigne un « *type de régime dont l'objectif principal est de faciliter l'expansion et la domination d'une nation-ethnie sur un territoire et un Etat contestés* ». Selon Yiftachel,

« l'ethnocratie procède de la combinaison de trois principales forces historiques et politiques : (a) la colonisation, (b) l'ethno-nationalisme, et (c) la "logique ethnique" du capital... L'ethnocratie est un type de régime très répandu à travers le monde, mais il est rarement un objet d'étude dans le champ des sciences sociales. On trouve des exemples récents de régimes ethnocratiques au Sri Lanka, en Malaisie, Israël/Palestine, Estonie, Serbie ou Irlande du Nord »⁵.

Warschawski reprend à son compte l'analyse d'Oren Yiftachel, non seulement pour contester le caractère démocratique de l'Etat d'Israël, mais aussi pour sous-entendre que le sionisme est une forme de racisme (l'ethnocratie tenant lieu de « mot codé » pour insinuer l'accusation de racisme...). Ainsi, le jargon d'Yiftachel permet de donner un aspect plus « scientifique » à la vieille





équation sionisme = racisme, remise au goût du jour depuis la conférence de Durban... Warschawski qualifie également Israël de « fausse démocratie » :

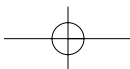
« la conception israélienne de la démocratie a toujours été très particulière. Pour les Israéliens, la démocratie se limite à deux éléments : la suprématie de la majorité sur la minorité par le biais d'élections et le fait que les actes du pouvoir exécutif s'appuient sur des lois votées par la majorité parlementaire »⁶. Cette description du régime politique d'Israël rappelle la distinction marxiste classique entre libertés « formelles » et libertés « réelles ». Pourtant, dans son livre *Sur la Frontière*, Warschawski reconnaît que « le régime politique [israélien] nous garantit, à nous Juifs israéliens, une liberté d'action [et] des droits démocratiques...»⁷. Cette contradiction apparente n'est pas innocente : la contestation du caractère démocratique de l'Etat d'Israël est en effet un élément essentiel de l'argumentation antisioniste. Le discours de Warschawski repose sur le syllogisme suivant : « Israël a certes les apparences d'un Etat démocratique, mais il n'offre pas les mêmes droits à tous ses citoyens. Conclusion : ce n'est pas un Etat démocratique ». Ce raisonnement pourrait tout aussi bien s'appliquer à la France d'avant 1945, qui n'accordait pas le droit de vote aux femmes, ou aux Etats-Unis de la période de la ségrégation. Mais c'est dans le cas d'Israël, et d'Israël seulement, que la critique du régime politique aboutit à contester la légitimité de l'Etat. Nous touchons ici au cœur de l'idéologie antisioniste, fondée sur la discrimination envers l'Etat juif, tout comme l'antisémitisme est fondé sur la discrimination envers les individus juifs.

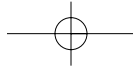
Le « péché originel » d'Israël

« La guerre qui a fait naître Israël a été une guerre d'épuration ethnique. Des villes entières, comme Jaffa, Lydda, Ramleh ont été vidées de leur population... L'historien Benny Morris a compté pas moins de 80 massacres entre 1947 et fin 1948. Pendant près de quatre décennies, Israël a unanimement nié la réalité de cette guerre : les massacres, l'expulsion, le concept même de réfugié. (...) Rarement, au xx^e siècle, un mythe a été si tenace, rarement un complot du mensonge aussi efficace »⁸.

Warschawski reprend ainsi à son compte la réécriture de l'histoire d'Israël par les « nouveaux historiens »⁹, tout en leur contestant la paternité de leurs « découvertes ».

« C'est parce qu'il est l'objet du travail d'historiens que ce discours devient légitime ; les milliers de témoignages de victimes, les recherches d'historiens arabes, la réalité empirique elle-même n'avaient aucune chance de briser le monopole du narratif sioniste tant que des chercheurs israéliens ne joignaient pas leur recherche au discours des victimes »¹⁰.





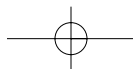
En effet, pour Warschawski, les « nouveaux historiens » eux-mêmes ne vont pas assez loin dans la mise en accusation d'Israël et du sionisme.

« La nouvelle histoire israélienne est prête à admettre les faits, mais elle refuse de plaider coupable. L'auteur de *L'origine du problème des réfugiés palestiniens* [Benny Morris] nie l'existence d'un plan préétabli et met l'épuration ethnique sur le compte d'un concours malheureux de circonstances, voir d'initiatives locales prises par des officiers trop zélés »¹¹.

La critique des nouveaux historiens faite par Warschawski montre que ce n'est nullement la recherche de la vérité historique qui le préoccupe, mais bien la mise en accusation d'Israël et du sionisme. Le reproche que fait Warschawski aux nouveaux historiens est de mettre la *Naqba* (la « catastrophe », terme par lequel les Palestiniens désignent l'exode des populations arabes en 1948) sur le compte d'un « concours de circonstances » et non pas d'un projet préétabli. Pour Warschawski, il est clair que l'exode des Palestiniens, qu'il préfère appeler « épuration ethnique », s'inscrivait dans un plan sioniste préétabli.

« Le dossier de la *Naqba* est pourtant solide : il y a un mobile – la volonté exprimée de créer un Etat juif et non pas binational ; il y a une victime – plus de 600 000 réfugiés, auxquels Israël refuse depuis 1949 le droit de retour ; il y a le témoignage des victimes et de nombreuses preuves circonstanciées – les différents plans de “transfert” discutés dans les instances sionistes ainsi que des témoignages, des aveux et des documents qui démontrent la participation d'unités israéliennes à l'épuration de dizaines de villes et de villages, ainsi qu'à des massacres »¹².

Pour Warschawski, le débat entre historiens israéliens traditionnels, « nouveaux historiens » et historiens palestiniens n'est pas un simple débat universitaire théorique, une confrontation d'idées et de thèses historiques. Il s'agit d'un affrontement entre deux versions subjectives de l'histoire : le « narratif sioniste » et le « narratif palestinien ». Son rejet de l'historiographie « officielle » sioniste n'est pas justifié par la recherche de la vérité historique, d'un récit historique objectif, mais par l'adoption d'une autre version « officielle » et subjective de l'histoire, celle des Palestiniens. Cette adoption de la subjectivité de l'ennemi est lourde de conséquences, comme nous le verrons. L'attitude de Warschawski à l'égard des nouveaux historiens est révélatrice du regard qu'il porte sur la société israélienne : en bon révolutionnaire, il voit dans ce phénomène un symptôme positif de l'état de dégradation de la société israélienne, de la « crise du projet sioniste » (thème largement développé dans ses livres¹³) et l'espoir de voir l'Etat d'Israël disparaître de lui-même, se déchirer et se désintégrer sous l'effet des pressions internes, conjuguées aux coups de boutoir des ennemis extérieurs...



Les colons de gauche

La critique radicale du sionisme entreprise par Warschawski est encore plus féroce à l'endroit des sionistes de gauche (qu'il qualifie de « colons de gauche »). « Le sioniste de gauche veut qu'on l'admire pour les larmes qu'il verse, non sur le sort de la victime, mais sur sa conscience souillée, et sa jeunesse privée d'innocence »¹⁴. L'attitude de Warschawski envers les sionistes de gauche est à bien des égards surprenante. L'hostilité qu'il leur voue confine parfois à la haine. (Cette attitude n'est pas sans rappeler la manière dont les communistes allemands exécraient la gauche social-démocrate, au point de lui préférer les nazis...). A de nombreuses reprises, Warschawski s'en prend aux intellectuels de gauche israéliens, coupables à ses yeux de ne pas dénoncer avec suffisamment de vigueur les « crimes » de l'armée, et de faire preuve de tiédeur envers Arafat.

« En cessant de penser, la majorité des intellectuels israéliens ont perdu la capacité de distinguer le bien du mal. Alors que je lui demandais d'user de son autorité morale pour faire cesser les tirs sur les ambulances palestiniennes, un grand écrivain-de-gauche israélien m'a répondu, il y a quelques mois, lors d'un débat sur France Culture, "cessez de faire de la morale. La situation exige des positions politiques, pas des leçons de morale" »¹⁵.

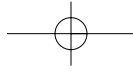
La description du sioniste de gauche par Warschawski emprunte très largement à celle du colonisateur faite par Albert Memmi dans son *Portrait du colonisé*.

« Dans une attitude typiquement coloniale, le sioniste de gauche sait à l'avance ce qu'est l'Arabe, ce qui le motive, ce qui caractérise sa conduite et ses réactions. Puisqu'il sait, il n'aura donc jamais besoin d'écouter, de chercher à comprendre : il crée l'Arabe... »¹⁶.

Ce portrait du « colon de gauche » illustre la nature foncièrement criminelle du projet sioniste aux yeux de Warschawski. Selon sa conception, l'attitude sioniste est viciée dès l'origine (le « péché originel ») et il débusque les traces et les réflexes de ce péché originel chez les militants les plus engagés dans le camp pacifiste israélien. Même le militant antisioniste (comme Warschawski lui-même) n'est pas exempt d'une attitude de « colonisateur » envers les Palestiniens.

« Tout comme le sioniste de gauche, le militant antisioniste sait souvent mieux que le Palestinien ce qui est bon pour lui. Il a lu Lénine et Bauer, parfois aussi Fanon et Césaire... Il n'a, en revanche, rien lu de la littérature politique du mouvement national arabe... »¹⁷.

Dans sa volonté de se défaire de toute attitude « colonisatrice » et de connaître le mouvement national arabe de l'intérieur, Warschawski est conduit à une identification toujours plus grande à la cause palestinienne. C'est ainsi qu'il



décrit l'avocate Lea Tsemel, rencontrée à l'université hébraïque de Jérusalem en 1968 et devenue sa compagne : « Petite jeune femme en bottes et minijupe [qui] éloignait les contre-manifestants en faisant tourner un impressionnant trousseau de clés attaché à une longue chaînette d'acier, en hurlant des injures qui auraient fait rougir tout un corps de garde. J'étais fasciné »¹⁸.

Lea Tsemel est bientôt devenue une avocate très engagée, spécialisée dans la défense des terroristes palestiniens. Comme le relate Warschawski, non sans fierté,

« c'est Lea qui plaidait dans presque tous les procès liés aux grands attentats des années 70 et 80. A travers ces procès, nous avons appréhendé les récits contradictoires qui se confrontent à la frontière des deux communautés. Massacres d'innocents pour les uns, opérations militaires courageuses pour les autres – ceux qui étaient des terroristes assassins aux yeux des Israéliens étaient des héros pour les Palestiniens. Très souvent ils l'étaient aussi à nos yeux »¹⁹.

Ce passage traduit l'identification totale et sans aucune réserve de Warschawski à la cause de l'ennemi palestinien. Dans sa conception purement subjective de la réalité, Warschawski a choisi d'adopter le point de vue palestinien.

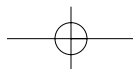
S'identifier avec l'ennemi

Pour Warschawski, l'identification à la cause de l'ennemi passe par un rejet total de toutes les références linguistiques, historiques et géographiques qui fondent l'identité juive israélienne :

« Pour envisager de créer un rapport d'amitié, il faut comprendre que, quand on parle avec un Palestinien, il est impératif d'utiliser les noms arabes des lieux, même si on parle en hébreu (...), qu'il faut se débarrasser une fois pour toutes de concepts tels que "guerre d'indépendance" ou "guerre des Six Jours" »²⁰.

Ce processus décrit par Warschawski est précisément celui qu'ont expérimenté et théorisé les « nouveaux historiens » dans les années 1990. La « guerre d'indépendance » est remplacée par la « Naqba », le refus arabe d'Israël est transformé en refus israélien du fait national palestinien et les guerres d'agression arabes sont transformées en guerres israéliennes d'expansion territoriale... Mais par-delà même le changement de vocabulaire et la réécriture de l'histoire, il s'agit pour Warschawski et pour les militants antisionistes d'un véritable processus psychologique de rejet de toute marque d'appartenance à la collectivité nationale israélienne. Ce processus psychologique est décrit avec lucidité par Warschawski dans son autobiographie :

« Dans tous les aspects de la vie politique et sociale, nous prenons le contrepied de la société à laquelle nous appartenions : nous parlions des Israéliens à la troisième personne en disant "leur drapeau", "leur armée", "leur poli-



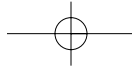
tique” ; rares étaient ceux d’entre nous qui célébraient les fêtes juives, ne serait-ce que sous leur forme familiale, et nous mettions un point d’honneur à faire comme si elles n’existaient pas... »²¹.

Dans un passage très révélateur de son livre autobiographique, Warschawski décrit ainsi un épisode de son combat en faveur des terroristes palestiniens emprisonnés en Israël, qu’il qualifie de l’un des « plus beaux jours de [sa] vie » :

« Le 5 mai 1985 fut l’un des plus beaux jours de ma vie : 115 détenus étaient libérés, 600 d’entre eux à l’intérieur du pays. J’avais hâte de voir en chair et en os ceux que je ne connaissais que de nom, ou que j’avais entrevus au tribunal militaire (...). J’ai pu faire un saut rapide à El-Bireh pour y embrasser Adnan Mansour Ghanem, qui s’était infiltré à la tête d’un commando venant de Syrie. Il avait demandé à être libéré chez sa tante, une vénérable dame de la haute société palestinienne dont la cuisine allait devenir une sorte de club de combattants du FPLP »²².

Ce passage en dit long sur la manière dont Warschawski appréhende la réalité du conflit israélo-arabe. Adnan Mansour Ghanem, terroriste du Front populaire de Libération de la Palestine (organisation dissidente de l’OLP basée à Damas) a été emprisonné après s’être infiltré sur le territoire israélien, pour y commettre un attentat. Où, quand, comment ? Warschawski ne nous en dit rien. Seule importe à ses yeux la joie de voir son ami libéré, de pouvoir l’embrasser chez sa tante, « vénérable dame palestinienne » dont la cuisine est devenue le salon de thé des « combattants » du FPLP... La délectation avec laquelle Warschawski relate cet événement comporte, à n’en pas douter, une part de provocation. Lui, juif de diaspora, fils de rabbin, est devenu un militant antisioniste israélien et l’ami des « combattants » du FPLP... La jubilation qui transparaît dans ces lignes fait penser à celle qu’éprouvent parfois certains avocats spécialisés dans la défense de « héros » du grand banditisme ou d’assassins d’enfants particulièrement odieux.

Mais ces remarques ne visent nullement, qu’on ne s’y méprenne pas, à expliquer l’attitude de Warschawski par des motifs psychologiques plus ou moins conscients. Son engagement est politique et doit être analysé et critiqué comme tel. Son identification à la cause palestinienne est tellement poussée, qu’elle anéantit chez lui toute distanciation vis-à-vis des méthodes auxquelles recourent les terroristes et tout jugement moral. Non seulement Warschawski s’abstient de condamner les attentats terroristes, ne serait-ce que pour la forme, pour « sauver les apparences », mais en réalité il les soutient et les encourage. Pour Warschawski en effet, les arguments en faveur du terrorisme sont des « banalités » qui ne méritent pas même qu’on s’y s’attarde pour les besoins de la démonstration :



« Le terrorisme est souvent l'arme du faible, quand il n'a plus d'autres moyens pour se faire entendre ; la responsabilité retombe sur ceux qui, en perpétuant l'occupation et la répression, poussent les Palestiniens à résister par tous les moyens qu'ils ont à leur disposition ; le gouvernement israélien, responsable de tant de crimes, est le dernier à pouvoir porter un jugement moral sur les formes de lutte de ceux qu'il opprime... »²³. Ce passage illustre la conception, très répandue aujourd'hui, d'une éthique purement subjective. Pour Warschawski il n'existe pas de critères moraux universels : l'acte le plus immoral, en apparence, comme le fait de tuer des civils, peut être justifié, pourvu que son auteur soit palestinien...

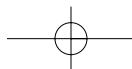
La déshumanisation d'Israël

A force de côtoyer les membres du FPLP et d'autres groupes terroristes avec qui il se lie d'amitié, Warschawski en vient à faire siennes leurs « valeurs » et leurs conceptions les plus immorales. Ainsi, dans un moment de grande sincérité, en contradiction apparente avec la posture « morale » qu'il affectionne par ailleurs, il avoue avoir éprouvé « l'envie de tuer », quand il a été témoin de « la pire des mesures de répression utilisées par les forces de répression israéliennes »... (Il s'agit du bannissement des terroristes). Cet aveu est terrible, car il donne la mesure (ou la démesure) de l'engagement de Warschawski aux côtés des Palestiniens. Son adhésion à leur cause est sans limite, elle va jusqu'à enterrer sans sourciller l'assassinat de civils israéliens, y compris des femmes et des enfants.

« J'ai passé cette journée mémorable au "quartier des esclaves"... On y fêtait le retour d'Ali et de Mahmoud Jedda, tous deux arrêtés en 1968 pour avoir fait partie d'un commando du FPLP qui avait lancé, un samedi soir d'automne, des grenades à travers Jérusalem »²⁴.

A travers ces lignes, on découvre l'absence totale de compassion de Warschawski pour ses compatriotes israéliens, victimes du terrorisme arabe. Il fête avec les Palestiniens la libération des membres d'un commando, auteur d'attentats dont les victimes habitent peut-être en face de chez lui, mais leur souffrance lui est totalement étrangère. Pour Warschawski, comme pour beaucoup d'autres militants pro-palestiniens, la souffrance n'existe que d'un côté. La justice est toute entière du côté des Palestiniens²⁵. Pire encore : les Juifs israéliens n'ont jamais droit au statut de victimes, entièrement absorbés par la définition totalisante de « colons », qui recouvre tous les Israéliens, de droite comme de gauche, voire d'extrême-gauche... Voici comment il définit le colon :

« Un surhomme qui n'a à tenir compte d'aucune loi, d'aucune institution. Il vole les terres de ses voisins arabes, récolte leurs olives, perce des chemins et



en ferme d'autres, interdit l'accès des paysans arabes à leurs terres et, quand il est en colère, organise des raids punitifs. Il a droit de vie ou de mort sur les indigènes, et impose sa loi même aux militaires qui le protègent et sans lesquels il n'est plus rien qu'un misérable voleur »²⁶.

On comprend ici le mécanisme à l'oeuvre chez Warschawski, qui permet de justifier l'injustifiable, comme par exemple l'assassinat d'un bébé juif, abattu de sang froid d'une balle dans la tête par un sniper palestinien, et qualifié de « bébé colon » par les médias français « progressistes »...

Le mensonge de la « frontière » : transgression et bonne conscience

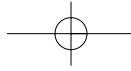
Toute autobiographie comporte sans doute une part de mensonge – fut-il involontaire – une volonté, consciente ou non, de travestir la réalité et de l'embellir. Mais, chez Warschawski, cette volonté d'embellir se double d'une ambition politique beaucoup moins anodine : il tente de faire passer son adhésion sans réserve à la cause palestinienne pour un choix de « neutralité », et de déguiser son soutien inconditionnel au terrorisme palestinien en position « morale » et généreuse en faveur de la paix... C'est ainsi qu'il se présente, en quatrième page de couverture de son livre *Le défi binational*, comme « militant de la paix israélo-palestinienne ».

Des quelques livres récemment publiés en français par Warschawski, *Sur la frontière* est de nombreux égards le plus révélateur. Parce qu'il ne se confine pas au discours idéologique et à l'énumération des « crimes » d'Israël, mais y entremêle de larges passages autobiographiques (tout en récusant ce terme), ce récit permet ainsi au lecteur de se faire une idée plus concrète de l'homme et de son idéologie. Tout le livre est construit sur la métaphore de la frontière, comme l'explique Warschawski dans l'introduction :

« Les trente-cinq dernières années de ma vie ont été une longue marche sur la frontière, ou plutôt sur les différentes frontières où se côtoient Israéliens et Arabes, Israéliens et Palestiniens, mais aussi Juifs et Israéliens, religieux et laïcs, Juifs d'Europe et Juifs d'Orient »²⁷.

Tout au long de son récit autobiographique, récompensé par le Prix « témoin du monde » de Radio France internationale en 2002, Warschawski file cette métaphore. Né à Strasbourg, ville-frontière, il a été élevé dans le « ghetto » de la communauté juive orthodoxe strasbourgeoise. A seize ans, il décide d'entreprendre des études talmudiques à Jérusalem, « ville-frontière par excellence », qu'il décrit comme un îlot de diaspora ne faisant pas véritablement partie de l'Etat d'Israël moderne et sioniste :

« Ce qui m'avait tant séduit dans Jérusalem, c'est tout autant son extériorité à Israël, sa marginalité, que la diversité des communautés juives qui y cohabitent »²⁸.



Mais cette Jérusalem qu'il aime va être bouleversée par l'événement majeur, qui décidera de l'engagement politique de Warszawski : « le 6 juin 1967, les parachutistes du colonel Mota Gour allaient tenter de mettre fin à cette spécificité »²⁹. La « conquête de Jérusalem » allait signifier la normalisation sioniste, la fin du « ghetto » hiérosolymitain, l'élargissement des frontières de l'Etat, la transformation de David en Goliath et, pour Warszawski, le début du combat politique.

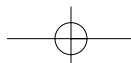
En réalité, la métaphore de la « frontière » repose toute entière sur une supercherie : contrairement à l'image qu'il veut donner de lui-même, Warszawski n'est pas un militant épris de paix et de justice, se tenant dans une espèce de *no man's land*, dans une sorte de retrait, à l'écart du monde plein de violence et de fureur. Il a choisi son camp, dès 1967, année de son adhésion au groupuscule antisioniste Matzpen. Il a en réalité franchi la frontière qui sépare Israël de ses ennemis, en choisissant de soutenir les plus radicaux parmi ces derniers et en faisant sienne la cause palestinienne, sans le moindre état d'âme, comme en témoignent les nombreuses citations déjà rapportées. A cet égard, un des passages clés du livre autobiographique de Warszawski est celui où il relate son procès. Accusé de soutien à une organisation terroriste (le Front populaire de Libération de la Palestine), Warszawski sera finalement condamné à trente mois de prison – dont vingt fermes – au terme d'un procès au cours duquel sa défense sera assurée par Lea Tsemel.

Dans un discours public prononcé en octobre 1989, Warszawski développe ce thème de la frontière :

« La loi, elle aussi, est une frontière qui sépare le permis de l'interdit. Avec mes compagnons de lutte, j'ai choisi de respecter cette frontière. Je ne suis pas un résistant comme mon père l'a été, lui qui s'est battu contre les nazis, les armes à la main ; je ne suis pas un "porteur de valises" comme certains de mes amis français... Ceux-là avaient choisi de défier l'autorité en menant une action illégale. Nous n'avons pas fait ce choix. Nous respectons la loi, aussi imparfaite soit-elle, parce que nous vivons dans un régime politique qui nous garantit, à nous Juifs israéliens, une liberté d'action, des droits démocratiques, et les moyens – même limités parfois – de gagner un soutien à notre cause politique en tentant de convaincre qu'il est nécessaire de changer radicalement la nature du régime en place »³⁰.

La Shoah instrumentalisée contre Israël

Ce passage clé est très révélateur, à la fois dans ce qu'il dit et dans ce qu'il refuse de dire. La comparaison avec la Seconde Guerre mondiale et avec la guerre d'Algérie n'a rien de surprenant, puisque ce sont les deux références historiques quasi-obligatoires – et pour ainsi dire les seules – du discours pro-

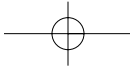


palestinien, lorsqu'il s'adresse à un public français. L'évocation de la figure du résistant Max Warschawski permet à l'auteur de se poser en digne fils de son père, comme si son engagement pro-palestinien et pro-terroriste était le prolongement naturel de l'engagement juif et résistant de celui-ci... Dans une attitude caractéristique du discours anti-israélien, Warschawski refuse à l'Etat d'Israël le droit d'invoquer la mémoire de la Shoah, tout en faisant lui-même une utilisation tendancieuse de cette période historique. Ainsi s'insurge-t-il contre une « historiographie fallacieuse enseignée dans les écoles [israéliennes], qui réduit 2000 ans d'histoire juive à un immense pogrome... Pour les petits-enfants des victimes du judéocide, toute menace existentielle, réelle ou imaginaire, est associée à Auschwitz et à Treblinka : les Palestiniens sont les nazis, Arafat = Hitler, une embuscade où des soldats sont tués est un massacre, une bombe à Tel Aviv, c'est la Nuit de cristal »³¹.

Mais dans la même page, quelques lignes plus bas, Warschawski se livre lui-même à une odieuse comparaison :

« La référence permanente au génocide des Juifs d'Europe et l'omniprésence de ses terribles images fait que, si la réalité du rapport de forces rend impossible l'adoption des comportements des victimes juives, alors on adopte, inconsciemment en général, les comportements des massacreurs du peuple juif : on marque les Palestiniens sur les bras, on les fait courir nus, on les parque derrière des barbelés et des miradors, on s'est même servi pendant un court moment de bergers allemands. Les rafles dans le camp de Deheisheh ne peuvent pas manquer d'évoquer une autre période, même si le sort des raflés ne sera pas la mort mais une détention illimitée dans des conditions épouvantables »³².

Ce passage, et d'autres similaires, illustrent clairement une manière de procéder qui a été abondamment utilisée, jusqu'à la nausée, par les médias occidentaux et par certaines associations militant contre Israël pour traiter du conflit israélo-arabe³³. Elle consiste à priver les Israéliens du droit d'invoquer le souvenir de la Shoah et de revendiquer l'héritage des victimes juives du nazisme, tout en présentant constamment les Palestiniens comme les nouveaux Juifs, opprimés par les nazis. En Israël même, la Shoah est devenue un sujet politique, lieu d'affrontement entre les différents courants d'opinion. Ainsi, au début du processus de négociations entamé à Oslo, la ministre de l'éducation Shoulamit Aloni proposait très sérieusement de supprimer les voyages de jeunes lycéens israéliens à Auschwitz, pour éviter qu'ils en reviennent confortés dans leur nationalisme... Ce courant d'opinion est toutefois resté minoritaire en Israël, même s'il s'exprime très largement dans les médias français, à travers des personnes telles que Warschawski ou le cinéaste Eyal Sivan.



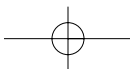
Trotsky, avenir du peuple juif ?

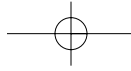
Il y a pourtant, concède Warschawski, une différence de taille entre son propre engagement pro-palestinien et pro-terroriste et l'engagement juif et résistant de son père : son père s'est battu les armes à la main, tandis que lui a choisi de respecter la loi... Cette affirmation est quelque peu provocatrice : ce discours est en effet prononcé au lendemain même de sa condamnation par le tribunal de Jérusalem à trente mois de prison pour soutien au FPLP... Mais elle exprime aussi une part de vérité. Le choix de Warschawski de « respecter la loi » et d'utiliser le cadre démocratique israélien pour « changer radicalement la nature du régime en place » est conforme à la doctrine marxiste classique : utiliser les armes démocratiques pour s'attaquer à la démocratie... Mais en bon trotskyste, Warschawski avance masqué. Il prétend ainsi vouloir « préserver le cadre démocratique afin de l'élargir, et non de provoquer son remplacement par un régime qui nierait toute forme de liberté³⁴ ».

L'hypocrisie qui transparait dans ces lignes est caractéristique du discours de Warschawski dans *Sur la Frontière*. A cet égard, la démarche littéraire de Warschawski ressemble à celle de son ami Edwy Plenel, celui-là même qui l'a convaincu d'écrire cette autobiographie³⁵. Mais ailleurs, notamment dans *Le défi binational*, Warschawski est moins hypocrite et n'hésite pas à dire ouvertement que son combat vise à remplacer l'Etat d'Israël par un Etat binational, qui ressemble à s'y méprendre à la « Palestine laïque et démocratique » de la Charte de l'OLP...

Le mensonge de Warschawski n'est pas anodin. Il n'est pas simplement littéraire et « esthétique ». Car il est au coeur de toute la rhétorique pro-palestinienne, qui est récemment parvenue à conquérir une grande partie de l'opinion publique occidentale.

Le mensonge de Warschawski pourrait se résumer ainsi : il prétend agir en faveur de la paix et de la coexistence (le « rêve andalou ») alors qu'il travaille à la destruction d'un Etat et d'un pays. Mais bien entendu, c'est pour le bien des Juifs (et de l'humanité toute entière) qu'il mène ce combat destructeur, cherchant à « convaincre la population israélienne de renoncer à l'Etat juif »³⁶, pour le remplacer par une « Palestine laïque et non confessionnelle » dans laquelle tous les citoyens seraient égaux... En cela, le discours de Warschawski est typiquement occidental, fondé sur l'attitude hypocrite qui consiste à persécuter les Juifs tout en prétendant vouloir leur bien. Les inquisiteurs chrétiens voulaient sauver l'âme des Juifs en les convertissant de force. Les marxistes voulaient supprimer la religion juive pour le bien du peuple et de la classe ouvrière juive... Warschawski et ses pairs veulent éradiquer l'Etat d'Israël, pour sauver le judaïsme...

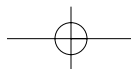
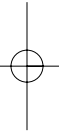
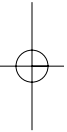




Il est donc important de décrypter le discours mensonger de Warschawski, de démasquer l'hypocrisie qui le sous-tend, pour mettre à nu les mécanismes intellectuels de l'engouement propalestinien, en France et ailleurs. Car la « bonne conscience » absolue de Warschawski est un élément fondamental du discours anti-Israélien, qui a fleuri, avec le succès que l'on sait, sur la scène politico-médiatique française³⁷.

notes

1. *Israël – Palestine, le défi binational*, Textuel, 2001 ; *Sur la frontière*, Stock, 2002, réédité en poche, Hachette, 2004 et traduit en allemand ; *A tombeau ouvert, la crise de la société israélienne*, Editions La Fabrique, 2003 et traduit en allemand ; *A Contre-chœur, les voix dissidentes d'Israël*, Textuel, 2003 (en collaboration avec Michèle Sibony).
2. *Israël – Palestine, le défi binational*, p. 52.
3. *Id.* p. 54.
4. Les « nouveaux sociologues » font partie de ces « nombreux et talentueux enseignants » des départements d'histoire, de sociologie, d'archéologie et de géographie de l'université Ben Gourion, « dont les recherches remettent régulièrement en question les idées reçues sur le sionisme et Israël » (*A Contre-chœur*, p. 273). Les « nouveaux archéologues » contestent l'authenticité des vestiges archéologiques juifs et ont créé de toutes pièces une « archéologie palestinienne » pour démontrer l'ancienneté et l'enracinement du peuple palestinien en terre de Palestine... Quant aux « nouveaux géographes », on a peine à imaginer quelles sont les « idées reçues » qu'ils remettent en question... Peut-être affirment-ils, preuve à l'appui, que le Jourdain coule vers le Nord, ou bien que l'eau de la Mer morte n'est pas salée ?
5. Cité dans « L'horreur ethnocratique », www.melior.univ-montp3.fr/ra_forum/en/world/israel/ethnocratie.html.
6. *A tombeau ouvert*, p. 100.
7. *Sur la frontière*, p. 18.
8. *Le Défi binational*, p. 41.
9. Pour un exposé favorable aux thèses des « nouveaux historiens », voir Dominique Vidal, *Le péché originel d'Israël*, Editions de l'Atelier, 2002. Pour un exposé critique, voir Efraim Karsh, *Fabricating Israeli History*, Frank Cass, Londres, 1997.
10. *Le défi binational*, p. 43.
11. *Id.*, p. 44. D'après Dominique Vidal, *op. cit.*, p. 202, Matzpen a publié en Israël, entre 1973 et 1976, une liste de 384 villages arabes qui auraient été détruits par Israël en 1948 ainsi qu'une liste des agglomérations juives construites sur leurs décombres.
12. *Le défi binational*, p. 44.
13. Voir notamment *A tombeau ouvert, la crise de la société israélienne*.
14. *Sur la frontière*, p. 193.



15. *A contre-chœur*, p. 11.
16. *Sur la Frontière*, p. 193.
17. *Id.*, p. 195.
18. *Id.*, p. 107.
19. *Id.*, p. 107. C'est moi qui souligne.
20. *Id.*, p. 99.
21. *Id.*, p. 110.
22. *Id.*, p. 110.
23. *Id.*, p. 111.
24. *Id.*, p. 111.
25. Ainsi, un appel du Centre d'Information alternative daté du 26 septembre 2002 affirme que « le peuple palestinien est aujourd'hui tragiquement seul face à un ennemi décidé et cruel (...). Dans la tranchée avancée de la lutte contre les barbares, il représente aujourd'hui la dernière ligne de défense du monde civilisé. » (*A Contre-chœur*, p. 258).
26. *A tombeau ouvert*, p. 33.
27. *Sur la frontière*, p. 9.
28. *Id.*, p. 32.
29. *Id.*, p. 33.
30. *Id.*, p. 18.
31. *A tombeau ouvert*, p. 49.
32. *Id.*, p. 49.
33. Un exemple récent, caricatural jusqu'à l'obscène, est cette pétition publiée dans le journal *Le Monde*, où les signataires – qui dénonçaient la « politique israélienne » – avaient fait figurer leur matricule d'internés dans les camps nazis à côté de leur nom, pour donner plus de poids à leur argumentation... De la Shoah comme titre d'accusation contre Israël... (Sur cette problématique, voir Shmuel Trigano, *Les Frontières d'Auschwitz*, Le livre de poche, 2005).
34. *Sur la frontière*, p. 18.
35. Warschawski a connu Plenel par l'intermédiaire du journal trotskyste *Rouge*, où le futur directeur du *Monde* a fait ses premières armes... Plus tard, c'est la compagne de Plenel, Nicole Lapierre, qui a publié *Sur la frontière*, dans la collection qu'elle dirige chez Stock. L'autobiographie de Warschawski a bénéficié de la première page du *Monde des Livres*.
36. *Le défi binational*.
37. La parution consécutive de quatre livres de Warschawski entre 2001 et 2003 – et de nombreux ouvrages de la même veine – n'est pas fortuite. On notera que leurs éditeurs sont souvent engagés politiquement à l'extrême-gauche, ce qui ne les empêche pas d'être souvent très bien distribués. Ainsi, *Le défi binational* est publié dans une collection dirigée par Daniel Bensaïd, dirigeant trotskyste ; *A tombeau ouvert* est publié par les Editions La Fabrique, qui ont également édité plusieurs autres livres engagés sur le conflit israélo-palestinien, ainsi que le très controversé ouvrage de Norman G. Finkelstein, *L'industrie de l'holocauste*. Parmi les nombreux ouvrages propalestiniens récemment publiés en France, pas moins de deux livres ont été consacrés aux objecteurs de conscience israéliens (improprement qualifiés de « refuzniks »).